

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE 8

PRIX

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

Perez Castellanos 162.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on adressera les lettres et avis à M. JH. REYNAUD propriétaire gérant.

MONTEVIDEO.

18 DECEMBRE 1849.

AUX INCREDULES, appendice

A NOS ARTICLES INTITULÉS

AUX

HEUREUX DE LA TERRE.

« Make money, my son, honestly if you can, but make money. »
« —Gagne de l'argent, mon fils, honnêtement si tu peux, mais gagne de l'argent. »
(Proverbe des Ploutocrates américains.)
(SUITE.)

SOUFRANCES DES PROLETAIRES.

M. Pierre Leroux adoptant l'énumération tracée par Granier de Cassagnac, l'historien ou le Zoïde des ouvriers, dans un livre qui a été dédié à M. Zol (1), dit que trois de ses quatre catégories, fourment, suivant toutes les supputations les plus certaines, millions d'INDIGENS ET DE MENDIANS, savoir : quatre millions se rapportant principalement à la population des audessous de cinq mille âmes, et quatre millions se rapportant principalement à la population des bourgs et villages audessous de cinq mille âmes.—« Combien de », dit M. Pierre Leroux, *ferment les yeux sur cette*

avantable vérité ! »
cite à cette occasion le paragraphe d'un article du Constitutionnel où, après avoir retracé l'effreuse misère du peuple anglais, le rédacteur fait un retour sur la France et conclut ainsi :

1) *Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises*. chap. I. L'épître dédicatoire de cet ouvrage contient les phrases suivantes : « Je vous dédie ce livre comme au prince des historiens de notre siècle. Vous y reconnaîtrez l'application de vos principes et le fruit de vos conseils, si j'ai su profiter des uns et profiter les autres. Pour apprécier le mérite de cette dédicace il faut savoir que M. Granier de Cassagnac, s'est montré dans ce livre le partisan déclaré de toutes les inquiétudes sociales, et l'ennemi de l'humanité. »

« Voilà ce qu'on ne trouve dans aucune de nos villes manufacturières; voilà ce que Lyon, Rouen, Saint-Etienne, n'ont pas à déplorer. Paris, avec son million d'habitans, ne présente dans la classe ouvrière aucun de ces hideux spectacles qui soulèvent le cœur, etc. (2) »

« Les Ploutocrates du Constitutionnel, continue M. Pierre Leroux, en parlent fort à leur aise ! Ils n'ont donc jamais lu les circulaires que les autorités des quartiers pauvres de Paris adressent chaque année aux âmes charitables. Ils les ont imprimées sans doute dans leur feuille, mais ils ne les ont jamais lues. »

« En voici un extrait, pour l'instruction du Constitutionnel :

« Quinze mille indigens, qui présentent le hideux et déchirant spectacle de la misère la plus cruelle, réclament chaque jour du pain, du bois, des vêtemens et des secours médicaux de toute espèce. Relégués dans des rues mal aérées, dans des réduits sombres et malsains, ces infortunés sont, pour la plupart, des vieillards et des enfans, qui, aux deux extrémités de la vie, offrent ainsi l'image de tous les maux qui affligent l'humanité. Le douzième arrondissement, si fécond en misères de toute espèce, et dans lequel il faudrait dépenser six mille francs par jour pour donner seulement un pain bis de quatre livres à chaque pauvre, n'a dans son sein que des ressources très exigües pour faire face à tant de besoins, etc. (3) »

« La population du 12me arrondissement, qui s'élève à environ quatre vingt mille habitans, compte dans ce nombre près de vingt quatre mille personnes inscrites sur les contrôles, et qui sont dans la misère la plus affreuse. Ce sont, pour la plupart, de malheureux ouvriers chargés de famille, et des vieillards, que le bas prix des logemens fait refuser, sur la fin de leur carrière, de tous les quartiers de Paris, dans le nôtre. Cette population si malheureuse manque de pain et de vêtemens; beaucoup sollicitent comme une faveur quelques boîtes de paille pour se coucher, et les ressources ordinaires du bureau de bienfaisance ne permettent pas même d'accorder deux livres de pain par mois à chaque indigent (4). »

« Les Ploutocrates n'ont donc jamais réfléchi que si le tiers de la mortalité à Paris a lieu dans les hôpitaux, c'est qu'il y a à Paris un indigent véritable sur trois habitans. . . . —Croient-ils qu'on va mourir à l'hôpital pour son

(2) Numéro du 5 septembre 1842.

(3) Circulaire des autorités du 12me arrondissement de Paris en 1835.

(4) Circulaire de 1831.

plaisir, s'imaginent-ils que ceux qui vont ainsi mourir à l'hôpital le font pour ménager leurs économies ?

« Logés qu'ils sont à la Chaussée d'Antin, (les ploutocrates) ils n'ont donc jamais visité seulement la place Maubert ? »

« Ils ignorent que dans le douzième arrondissement, par exemple, on meurt plus de deux fois aussi vite que dans le deuxième. »

« Ils ignorent que l'administration elle-même déclare un indigent sur douze habitans à Paris. Mais il s'agit d'indigens secourus par les bureaux de charité; les hôpitaux et les prisons fournissent encore d'autres secours. »

« Ils ignorent que dans les quartiers pauvres, ce n'est plus un indigent secouru sur douze habitans que l'on déclare officiellement, — mais un sur six. »

« Ils ignorent que dans le département du Nord (ch. l. Lille) on compte, comme dans ces quartiers pauvres de Paris, un indigent officiel sur six habitans, — dans le Rhône un sur neuf, etc. »

« Ils supposent que nos villes manufacturières présentent, comme leur Paris à eux, un ravissant spectacle. Ah ! ils n'ont jamais vu nos villes manufacturières. »

« Si vous voulez savoir, dit le docteur Guépin en parlant de la ville de Nantes, comme une famille d'ouvriers se loge et se sustente, entrez dans une de ces rues où nos travailleurs se trouvent parqués par la misère, comme les juifs l'étaient au moyen âge par les préjugés populaires dans les quartiers qui leur étaient assignés. Entrez, en baissant la tête, dans un de ces cloaques ouverts sur la rue et situés au-dessous de son niveau. L'air y est froid et humide, comme dans une cave. Les pieds glissent sur le sol malpropre, et l'on craint de tomber dans la fange. De chaque côté de l'allée, qui est en pente, et par suite audessous du sol, il y a une chambre sombre, grande, glacée, dont les murs suintent une eau sale, et qui ne reçoit l'air que par une méchante fenêtre, trop petite pour donner passage à la lumière, et trop mauvaise pour bien clore. Poussez la porte et entrez plus avant, si l'air fétide ne vous fait pas reculer. Mais prenez garde, car le sol inégal n'est ni payé ni carrelé, ou au moins les carreaux sont restés couverts d'une si grande épaisseur de crasse qu'il est impossible de les voir. Ici deux ou trois lits raccommodés avec de la ficelle qui n'a pas bien résisté; ils sont vermoulus et penchés sur leurs supports. Une paille, une couverture formée de lambeaux frangés, rarement lavée, parce qu'elle est la seule; quelquefois des draps et un oreiller : voilà le dedans du lit. Quant aux armoires, on n'en a pas besoin dans ces maisons. Souvent

feuilleton du Patriote, — 19 DECEMBRE 1849.

VARIÉTÉ.

MEMOIRES INEDITS D'UN RUSSE

ÉCRITS

EN DIX MINUTES.

moment où les Russes et le pape Nicolas se présentent en Europe occidentale comme des libérateurs, au moment où ils se préparent à écraser les démocraties républicaines et la civilisation au nom de la Religion, de la propriété, il n'est pas sans intérêt de savoir ce qu'ils ont, au fond, ces grands seigneurs moscovites, à dire aux libérateurs.

discours tenus récemment par le Czar pape au synode de Saint Petersburg sont remplis de noms éclatans, de phrases qui célèbrent la guerre sainte et la destruction des misérables ennemis de la Religion. Mais dans ces discours, l'empereur Nicolas est-il plus croyant que ses prédécesseurs ? Et s'il veut combattre les ennemis de la Religion ne frappe-t-il au hasard parmi ceux qui l'entourent ? Ou pourrait-il trouver moins de foi, plus d'énergie, plus de cynisme moral ? Ou rencontrerait-il une opposition intellectuelle plus éhontée ?

ces réflexions nous sont inspirées par une note, que nous avons lue dans quelques raisons de croire complètement inintitulées : Mes mémoires écrits en dix minutes. Nous avons cette intéressante communication à l'obli-

geance, d'un de nos amis, diplomate distingué, qui a longtemps habité la Russie et connu particulièrement l'auteur de ces mémoires.

Les voici tels que l'auteur les écrit. Sous une forme plaisante, ces mémoires accusent une profonde démoralisation. Nos lecteurs jugeront de ce qu'ils doivent penser de l'outrage à l'humanité de cette société russe qui veut nous régénérer et remplacer notre sang corrompu—nous avons entendu prononcer ces mots—par le sang du nord !

MEMOIRES ECRITS EN DIX MINUTES.

CHAPITRE I.

MA NAISSANCE.

En 1763, le 12 mars, je sortis des ténèbres pour être au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pour quoi, et mes parens remercièrent le ciel sans savoir de quoi.

CHAPITRE II.

MON EDUCATION.

On m'apprit toutes sortes de choses et toute espèce de langues. A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour savant. Ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée, dont j'ai gardé la clé.

CHAPITRE III.

MES SOUFFRANCES.

Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs, qui me faisaient des habits étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour propre, par les regrets inutiles, par les souverains et par les souvenirs.

CHAPITRE IV.

PRIVATIONS.

J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine, du vol, de la gourmandise, de l'orgueil.

CHAPITRE V.

EPOQUES MEMORABLES.

A trente ans, j'ai renoncé à la danse, à quarante ans, à plaire au beau sexe, à cinquante ans, à l'opinion publique, à soixante, à penser, et je suis devenu un vrai sage, un égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE VI.

PORTRAIT AU MAL.

Je fus entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, le tout à volonté.

CHAPITRE VII.

RESOLUTION IMPORTANTE.

N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai bride à ma langue, et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances et beaucoup d'ennemis.

CHAPITRE VIII.

CE QUE JE FUS ET CE QUE J'AURAIS PU ETRE.

J'ai été très sensible à l'amitié, à la confiance, et, si je fusse né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut être un bon homme tout à fait.

« un rouet ou un métier de tisserand complètent l'ameu-
 « blement. Aux autres étages, les chambres plus sèches,
 « un peu plus éclairées, sont également sales et miséra-
 « bles. C'est là, souvent sans feu l'hiver, et le soir à la
 « clarté d'une chandelle de résine, que des hommes travail-
 « lent.....—ILS TRAVAILLENT QUATORZE HEURES PAR
 « JOUR POUR UN SALAIRE DE QUINZE A VINGT SOUS.—Les
 « enfants de cette classe, jusqu'au moment où ils peuvent,
 « moyennant un travail pénible et abrutissant, augmen-
 « ter de quelques liards la richesse de leurs familles, pas-
 « sent leur vie dans la boue des ruisseaux. Pâles, boufis,
 « étioles, les yeux rouges et chassieux, rongés par des
 « ophthalmies scrofuleuses, ils font peine à voir. On les
 « dirait d'une autre nature que les enfants des riches.
 « Tous ceux qui ont visité les quartiers pauvres des
 « grandes villes reconnaîtront qu'il n'y a rien d'exagéré
 « dans cette description. Quand le choléra, en 1832, ou-
 « vrit aux médecins, en plus grand nombre qu'à l'ordinaire,
 « les tristes repaires de la classe ouvrière, ils furent épou-
 « vantés.
 « Les Ploutocrates ignorent encore que les probabilités
 « de vie, qui sont, pour les enfants de négocians et de gens
 « aisés, de 29 ans environ, ne sont que de DEUX ANS pour
 « les enfants de l'industrie cotonnière.»

A. I. (Continuera)

Europe.

FRANCE.

CONGRES DE LA PAIX.

Troisième séance.—24 août.

PRESIDENCE DE M. VICTOR HUGO.

(Suite et fin.)

M. le Président.—L'ordre du jour est épuisé. Il ne res-
 te plus au bureau qu'à soumettre à l'Assemblée une der-
 nière résolution qui ne soulèvera, je l'espère, aucune objec-
 tion. La voici :

« Le Congrès décide que son bureau est chargé de ré-
 digner une adresse à tous les peuples, de porter les vœux
 de la réunion à la connaissance des gouvernemens, et
 d'en remettre spécialement une minute entre les mains de
 M. le président de la République française.»

Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

M. Wischer, l'un des vice-présidens, chargé du rapport
 sur les diverses propositions faites pendant le cours de la
 discussion et qui n'ont pas pu être discutées, propose de
 constituer à Paris un comité qui correspondra avec les
 comités d'Angleterre, des Etats-Unis, de Belgique, et tous
 autres qui pourraient se former.

Ce comité serait composé des membres qui ont préparé la réunion à Paris du Congrès de la paix.

Cette double proposition est adoptée.

M. Durkee, l'un des vice-président, et M. Penington,

ancien esclave américain, actuellement ministre protes-
 tant de l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis, pronon-
 cent en anglais des discours qui sont vivement applaudis.

Sur la proposition de M. Smith, membre du parlement
 anglais, l'Assemblée vote au gouvernement français des
 remerciemens pour la bienveillance avec laquelle il a ac-
 cueilli les membres étrangers du Congrès.

Des remerciemens sont également votés aux membres du bureau.

M. Victor-Hugo (Profond silence.)

Messieurs, vous m'avez permis de vous adresser quel-
 ques paroles de bienvenue ; permettez moi de vous adres-
 ser quelques paroles d'adieu.

Je serai très court, l'heure est avancée, j'ai présent à
 l'esprit l'article 3 du règlement, et, soyez tranquilles, je
 ne m'exposerai pas à me faire rappeler à l'ordre par le
 président. (On rit.)

Nous allons nous séparer ; mais nous resterons unis de
 cœur. (Oui ! oui !) Nous avons désormais une pensée
 commune, messieurs, et, une commune pensée, c'est, en
 quelque sorte, une commune patrie. (Sensation.) Oui, à
 dater de ce jour, nous tous qui sommes ici, nous sommes
 compatriotes ! (Oui ! oui !—Longs applaudissemens.)

Vous avez pendant trois jours délibéré, discuté, appro-
 fondi, avec sagesse et dignité, de graves questions, et à
 propos de ces questions, les plus hautes que puisse agiter
 l'humanité, vous avez pratiqué noblement les grandes
 mœurs des peuples libres. (Mouvement.)

Vous avez donné aux gouvernemens des conseils, des
 conseils amis qu'ils entendront, n'en doutez pas ! (Oui !
 oui !) Des voix éloquentes se sont élevées parmi vous, de
 généreux appels ont été faits à tous les sentimens magna-
 nimes de l'homme et du peuple ; vous avez déposé dans
 les esprits, en dépit des préjugés et des inimitiés interna-
 tionales, le germe impérissable de la paix universelle.
 (Bravo !)

Savez-vous ce que nous voyons, savez-vous ce que
 nous avons sous les yeux depuis trois jours ? C'est l'An-
 glettre serrant la main de la France, c'est l'Amérique
 serrant la main de l'Europe, et quant à moi, je ne sache
 rien de plus grand et de plus beau ! (Explosion d'applau-
 dissemens.)

Retournez maintenant dans vos foyers, rentrez dans
 vos pays le cœur plein de joie, dites-y que vous venez de
 chez vos compatriotes de France, (Mouvement.—Longue
 acclamation.) dites-y que vous y avez jeté les bases de la
 paix du monde, répandez partout cette bonne nouvelle,
 et semez partout cette grande pensée !

Après les voix considérables qui se sont fait entendre,
 je ne rentrerai pas dans ce qui vous a été expliqué et dé-
 montré, mais permettez moi de répéter, pour clore ce
 Congrès solennel, les paroles que je prononçais en l'inau-
 gurant. Ayez bon espoir ! ayez bon courage ! L'immense
 progrès définitif qu'on dit que vous rêvez, et que je dis
 que vous enfantez, se réalisera ! (Bravo ! bravo !) Son-
 gez à tous les pas qu'à déjà faits le genre humain ! Médi-
 tez le passé, car le passé souvent éclaire l'avenir. Ou-
 vrez l'histoire, et puisiez y des forces pour votre foi

Oui, le passé et l'histoire, voilà nos points d'appui.
 Tenez, ce matin, à l'ouverture de cette séance, au
 moment où un respectable orateur chrétien tenait vos
 palpitations sous la grande et pénétrante éloquence
 l'homme cordial et du prêtre fraternel, en ce moment
 quelqu'un, un membre de cette assemblée, dont j'ignore
 le nom, lui a rappelé que le jour où nous sommes, le
 août, est l'anniversaire de la Saint-Barthélemy. Le
 catholique a détourné sa tête vénérable et a repoussé
 lamentable souvenir. Eh bien, ce souvenir, je l'accepte
 moi ! (Profonde et universelle impression.) Oui, je l'ac-
 cepte ! (Mouvement prolongé.)

Oui, cela est vrai, il y a de cela deux cent soixante
 dix-sept années, à pareil jour, Paris, ce Paris, où
 êtes, s'éveillait épouvanté ; au milieu de la nuit, une
 cloche, qu'on appelait la cloche d'argent, tintait au Pa-
 de-Justice, les catholiques couraient aux armes, les
 protestans étaient surpris dans leur sommeil, et un guet
 un massacre, un crime où étaient mêlées toutes les
 haines religieuses, haines civiles, haines politiques,
 crime abominable s'accomplissait. Eh bien ! aujourd'hui
 dans ce même jour, dans cette même ville, Dieu
 rendez vous à toutes ces haines et lui ordonne de se
 vertir en amour ! (Tonnerre d'applaudissemens.)
 retire à ce funèbre anniversaire sa signification
 où il y avait une tache de sang, il met un rayon de
 re (Long mouvement) ; à la place de l'idée de vengeance
 de fanatisme et de guerre, il met l'idée de réconciliation
 de tolérance et de paix ; et, grâce à lui, par sa
 lonité, grace aux progrès qu'il amène et qu'il
 mande, précisément à cette date fatale du 24
 et pour ainsi dire presque à l'ombre de cette tour
 debout qui a sonné la Saint-Barthélemy, non seulement
 Anglais et Français, Italiens et Allemands, Européens
 Américains, mais ceux qu'on nommait les papistes et
 qu'on nommait les huguenots, se reconnaissent
 (Mouvement prolongé) et s'unissent dans un étroit et
 sormais indissoluble embrassement ! (Explosion de
 et d'applaudissemens.)

Osez maintenant nier le progrès ! (Nouveaux applau-
 dissemens.) Mais sachez le bien, celui qui nie le progrès
 est un impie, celui qui nie le progrès nie la Providence
 car Providence et progrès, c'est la même chose, et le
 progrès n'est qu'un des noms humains du Dieu éternel
 (Profonde et universelle sensation.—Bravo ! bravo !)

Frères, j'accepte ces acclamations, et je les offre
 générations futures. (Applaudissemens répétés.)
 que ce jour soit un jour mémorable, qu'il marque
 de l'effusion du sang humain, qu'il marque la fin des
 sacres et des guerres, qu'il inaugure le commencement
 de la concorde et de la paix du monde, et qu'on
 Le 24 août 1572 s'efface et disparaît sous le
 1849!!!... (Longue et unanime acclamation.—L'émotion
 est à son comble : les bravos éclatent de toutes parts.)
 Anglais et les Américains se lèvent en agitant leurs
 chapeaux et leurs chapeaux vers l'orateur, et, sur un
 M. Cobden, ils poussent sept hurrahs.)

M. le Président déclare close la session du Congrès.

CHAPITRE IX.

PRINCIPES RESPECTABLES.

Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage, ni
 aucun commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier,
 ni médecin, par conséquent, je n'ai attenté à la vie
 de personne.

CHAPITRE X.

MES GOÛTS.

En couleurs, c'était le bleu ; en manger, le reford ; en
 boisson, l'eau fraîche ; en spectacle, la comédie et la far-
 ce ; en hommes et en femmes, les physionomies ouvertes
 et expressives. J'ai aimé les petites sociétés, une prome-
 nades dans les bois. J'avais une vénération involontaire
 pour le soleil, et son coucher m'attristait souvent. Les
 bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que
 je n'ai jamais pu définir.

CHAPITRE XI.

MES AVERSIONS.

J'avais de l'éloignement pour les sots et pour les fa-
 quins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu ; du
 dégoût pour l'affection ; de la pitié pour les hommes teints
 et pour les femmes fardées ; de l'aversion pour les rats,
 les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe ; de l'effroi
 pour la justice et pour les chiens enragés.

CHAPITRE XII.

ANALYSE DE MA VIE.

J'attends la mort sans crainte, comme sans impatience.
 Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle,
 où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères
 nobles mais jamais les valets.

CHAPITRE XIII.

RECOMPENSE DU CIEL.

Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois in-
 dividus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez ri-
 che, le dos tourné aux affaires, et assez indifférent à la
 musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rot-
 schil, Metternich et Rossini.

CHAPITRE XIV.

MON EPITAPHE.

Ici on a posé
 Pour se reposer
 Avec une âme blasée,
 Un cœur épuisé,
 Et un corps usé
 Un vieux diable trépassé.
 Mesdames, et messieurs, passez.

Il ne nous reste plus qu'à faire connaître à nos lecteurs
 le nom de l'auteur : c'est le comte Rostopchin, un des
 plus grands seigneurs de la Russie, qui s'immortalisa par
 l'héroïque incendie de Moscou.

(La Semaine.)

MERCI POUR MON NEVEU !

OU L'OMBRE DE L'EMPEREUR AU PEUPLE FRANÇAIS.

Chanson nouvelle—(3me édition.)
 AIR des Trois Couleurs.

France, merci ! nos souvenirs de gloire
 De ton grand cœur ne sont point effacés !
 France, tu viens d'honorer ma mémoire :
 Bientôt encore...

Lorsque mon âme au ciel s'est envolée,
 De revenir vers toi j'étais certain :
 De tant d'amour ô toi que j'ai comblée,
 Aime l'enfant dont je fus le parrain.

France, merci ! mon ombre à Saint Hélène
 Erra longtemps loin des bords que j'aimais.
 Les morts aussi semblent porter leur chaîne ;
 De mon tombeau, France, je t'appellais.
 Tu pris pitié de mon ombre exilée ;
 A mon fileul aujourd'hui tend la main.
 De tant de gloire ô toi que j'ai comblée,
 Aime celui dont je fus le parrain.

Longtemps proscrit, à toi je la confie ;
 Qu'il trouve enfin un asile en ton port.
 Pour voyager au ciel de sa patrie
 Mon nom vaut bien le meilleur passeport.
 Il peut entrer dans la grande Assemblée :
 Il est l' élu du peuple souverain !
 De tant de gloire ô toi que j'ai comblée,
 Aime celui dont je fus le parrain.

Le temps a-t-il rouillé ma vieille épée ?
 Son fer usé n'est-il plus bon à rien ?
 Contre les ans je crois l'avoir trompée ;
 A lui ce fer, ton glorieux soutien.
 Fais le soldat, et moi dans la mêlée ;
 Je veillerai sur lui, sur ton destin ;
 De tant d'amour ô toi que j'ai comblée,
 Aime celui dont je fus le parrain !

Dans ton orgueil réjouis-toi, mon âme ;
 Ils ont gardé mon glaive et mes drumeaux.
 Du sang honneur ils ont nourri la flamme ;
 Oui, mes Français sont toujours des héros.
 Rayonne encor, mon étoile voilée,
 Vers l'Eternel, oui, reprends ton chemin.
 De tant d'amour France que j'ai comblée,
 Aime celui dont je fus le parrain.

Paix pour 1849, et l'assemblée se retire au milieu d'une profonde émotion. Les membres de l'Assemblée nationale présents à la séance et une foule de spectateurs entourent et félicitent M. Victor Hugo.

(La Presse.)

LA LETTRE DE LOUIS NAPOLEON. REVUE DES JOURNAUX.

(Suite.)

—On lit dans l'Opinion Publique.

La Liberté veut autre chose que des paroles de la part du président, et elle lui demande impérieusement des actes. Elle profite au reste de la lettre de M. Louis Bonaparte pour caractériser ainsi la politique du cabinet:

« La lettre du chef du pouvoir exécutif de la République française constate d'une manière irréfutable que toutes les volontés de son gouvernement sont méconnues à Rome; que notre drapeau y est insulté, que nos armées y sont méprisées. Comment donc se fait-il que notre drapeau reste ainsi honteusement abaissé et que ces armées demeurent stoïquement inactives? »

« On ne sait vraiment ce que l'on doit admirer le plus, ou de la cowardise de nos gouverneurs, ou de l'outrage qui les porte à publier de pareils aveux sans annoncer en même temps que la France est vengée et que sa pensée a repris la prédominance qu'elle n'aurait jamais dû perdre. »

La Presse cherche les conséquences de la lettre de M. Louis Bonaparte :

« Il faut voir, dit elle, dans la dépêche du 18 août autre chose que ce qui s'y montre:—une noble lettre; il faut voir ce qui s'y cache:—une grave complication. »

« Cette fois, comme c'est notre habitude, interrogeons le fond des choses. »

« Une armée française est allé à Rome. »

« Pourquoi? »

« La lettre le dit formellement; Pour relever le trône pontifical. »

« Or, de deux choses l'une; ou le souverain pontife a sollicité, à cet effet, l'intervention de la France; ou dans ce cas, la France a dû régler d'avance toutes les conditions qu'elle mettait à son concours; »

« Ou le souverain pontife ne s'est pas adressé à la République française pour la charger de renverser la République romaine, et, dans ce cas, la France est sans droit et sans qualité pour imposer au saint père les actes suivants, quelques louables qu'ils soient assurément; « Amnistie générale, sécularisation de l'administration, Code Napoléon et gouvernement libéral. » Imposer à Pio IX une amnistie générale, n'est-ce pas s'exposer à ce que le saint-père réponde au président de la République française:—Mon fils, commencez donc par faire en France ce que vous me prescrivez de faire à Rome! Commencez donc par proposer l'amnistie générale qu'on attendait de vous après l'élection du 10 décembre! »

« On le sait, nous sommes absolus. Nous ne comprenons donc pas plus que la France intervienne pour dicter à un souverain la conduite qu'il doit tenir, que pour imposer à un peuple la forme de gouvernement qu'il doit préférer. »

« Quelque part qu'on place la souveraineté; qu'on la place dans le peuple ou dans le monarque, nous voulons qu'on la respecte. »

« Si c'est le peuple romain qui est le maître chez lui, nous entendons qu'on le laisse se gouverner à sa guise; si la souveraineté n'appartient pas au peuple, mais au prince, nous n'admettons pas davantage que la France ait le droit d'y tracer des limites. »

Le Journal des Débats ne dit pas un mot aujourd'hui de la lettre de M. Louis Bonaparte, et s'occupe, dans son premier article, des progrès menaçants de l'influence russe en Allemagne, qu'il paraît surtout signaler pour l'édification de l'Autriche.

La Tribune des Peuples nous signale les gages que la révolution demanderait à M. Louis Bonaparte. Elle commence par lui reprocher le passé dans les termes suivants :

« Il ne fallait pas aller à Rome; il ne fallait pas faire sabrer le peuple de Paris le 13 juin, lorsqu'il manifestait des sympathies pour la liberté romaine et ses craintes contre la réaction, qui débordait maintenant, M. le président de la République. Certes, il n'était pas besoin d'être grand diplomate pour prévoir ce qui arrive aujourd'hui à Rome. Nous avons prêté cette réaction sans pitié, absurde; et pour cela on nous a suspendus. Aujourd'hui on nous

donne raison, on réclame notre appui, nous ne pouvons que nous abstenir.

« Si M. le président de la République veut notre appui, celui du peuple français; s'il veut retrouver les sympathies qui lui ont donné près de six millions de suffrages, il a autre chose à faire que des lettres, il doit agir; qu'il fasse rétablir la république romaine; qu'il défende la Suisse contre les prétentions de la diplomatie, la Suisse où il a trouvé jadis une généreuse hospitalité; qu'il demande compte du sang versé en Allemagne, en Hongrie, en Pologne; qu'il rende la liberté aux prisonniers, les vaincus de la réaction; qu'il réorganise les gardes nationales; qu'il se rappelle ses promesses touchant l'extinction du paupérisme; qu'il rompe définitivement avec les traités de 1815 et les corrompus de Louis Philippe; alors mais seulement alors, le Peuple français pourra songer à réviser le jugement qu'il a porté sur lui. »

(Continuons.)

L'AMOUR DES ROYALISTES POUR LE PAYS.

En réponse à notre article sur l'alliance éditante et morale des Barrot et des Thiers avec les Changarnier, les Falloux et les Montalembert, le Pays nous assure aujourd'hui que ces honnêtes gens sont unis par un sentiment commun, l'amour du pays; sentiment, ajoute le journal de la Bonne Foi qui est inconnu des démagogues. (On sait que dans la langue des royalistes, démagogue signifie républicain.)

Où le Pays est doué d'une dose bien remarquable d'impudence, ou il n'a jamais jeté les yeux sur l'histoire des soixante dernières années.

Qui est ce qui, lors de la première Révolution, allait mendier dans toutes les cours de l'Europe le secours de l'étranger contre la patrie?

Quels généraux la vendaient sur les champs de bataille?

À l'intérieur, qui soulevait les provinces de l'ouest et entretenait la guerre civile avec l'or de l'Angleterre?

Au contraire, quels étaient ceux qui combattaient pour le drapeau national et jetaient quatorze armées sur les frontières?

En 1814, quels sont les hommes qui appelèrent les Cosaques et leur vendirent la France?

Et depuis cette époque fatale, quelle a été la politique étrangère des différents pouvoirs qui se sont succédés, sinon la politique de la peur, de la bassesse, de la trahison?

Quels sont ceux, au contraire, qui, dans ces mauvais jours, pendant cette période trop longue de l'humiliation et de la honte, ont constamment défendu l'honneur national, à la tribune, dans les livres, dans les journaux, partout?

Ah! vous faites poser les malheurs de la patrie sur les républicains, ô royalistes de toutes les couleurs, gens honnêtes et modérés, émigrés de Coblenz, voltigeurs de 1814, fils des croisés et de la sainte inquisition, hommes des cours prévôtiles et des assassinats du Midi, hommes des ordonnances, hommes des lois de septembre et des bastilles, hommes de toutes les corruptions, de toutes les lâchetés, de toutes les hontes! Vous nous imputez les malheurs de la France, et, dans ce moment même, vous étroussez ou vous laissez tomber autour de nous les nations amies, qui nous faisaient un rempart contre les Autrichiens et les Cosaques! Qui donc croyez-vous tromper? Avez-vous la prétention d'effacer l'histoire? Allez, vous seriez ridicules si vous n'étiez pas odieux.

(La Reforme.)

NOUVELLES DIVERSES.

On annonce la mort de M. Ravel, chef de la famille de ce nom, connu dans tout le monde pour ses exercices mimiques et gymnastiques, décédé à Toulouse, dans sa quatre vingt douzième année. M. Ravel était grand père de M. Gabriel Ravel, l'un des comiques les plus aimés du public parisien.

Voici quels sont les plus anciens journaux de Paris: La Gazette de France datée de 1788; le Moniteur de 1789; le Journal des Débats de 1791; le Constitutionnel de 1816; le Courrier Français de 1819.

On lit dans la Gazette de Cologne: Kossuth est arrivé, le 5 septembre, à Constantinople,

et continue son voyage sur un bateau à vapeur du gouvernement turc.

« On apprend que la couronne de Hongrie n'est pas hors du pays. Kossuth, Norwath et Dembinski savent seuls où elle est. »

Crot B-y vient d'envoyer au Muséum d'histoire naturelle de Paris, plusieurs reptils curieux: trois caméléons, un varan, sorte de grand lézard jaune, deux serpens à sonnettes et à deux crotales, deux stellions, et des couleuvres d'une espèce rare et non déterminée jusqu'aujourd'hui. Les serpens à sonnettes, encore fort jeunes, se montrent d'une grande gaieté, surtout vers le soir; les crotales placés à l'extrémité de leur queue, n'ont point encore acquis un grand développement, ressemblent à de petits boutons gélatineux et ne font entendre qu'un léger bruit, que rappelle un peu de claquement des castagnettes.

Les céraptes portent au-dessous des yeux deux antennes mobiles qui ressemblent à des cornes. Leur morsure est presque toujours mortelle.

Quant aux stellions, grands sauriens qui se nourrissent, assure-t-on d'herbages, leur queue, bizarrement découpée et formée d'écaillés, ressemblent à un fruit de pin aplati.

Deux gangy'es, rapportés en 1845 d'Algérie, par M. S Henry Berthoud, viennent de peupler à la ménagerie. C'est un phénomène assez curieux et rare que de voir se reproduire en France ces charmans sauriens, habitués à la température élevée de l'Afrique.

(J. du Havre.)

Une femme berbère avait épousé deux hommes à l'insu l'un de l'autre, car, dans le contrat de mariage de chacun d'eux, il avait été stipulé, pour l'un, qu'il n'aurait entrée chez elle que du lever du soleil à la nuit, et pour l'autre, qu'il ne pourrait la visiter que de la nuit tombante au lever du soleil. Deux cadis différens avaient fait les contrats, et, grâce aux précautions prises, rien ne troublait la paix de ce ménage à trois. Deux coqs vivaient en paix, dit La Fontaine; ici ce ne fut point une poule qui survint, ce fut un enfant, et voilà la guerre allumée!

La femme, avec une rare assurance, fit prévenir chacun de ses maris. Pour eux, quelle surprise de se trouver officiellement deux!—« Vous êtes fou. Cette femme est la mienne.—Elle est à moi, vous dis-je, et c'est vous qu'il faut tacher de folie!—Vous n'êtes sous ni l'un ni l'autre, reprit la femme; mais chacun de vous est mon mari. Laissez-moi donc accoucher en paix. » Grande contestation pour l'enfant. Les deux pères coururent chez le cadi. Longtemps embarrassé (on se serait à moins), il rendit enfin cet arrêt: « Au maître de la nuit, l'enfant s'il naît pendant la nuit; mais s'il naît pendant le jour, qu'il appartient au maître du jour. » Mais l'enfant nequit le soir même, dans un de ces moments crépusculaires où le jour n'est pas encore la nuit, où la nuit n'est pas encore le jour. La sentence devint donc inexécutable.

On s'en remit au jugement d'un marabout. « Le saint homme fit venir à lui les deux maris, la femme, l'enfant et le meilleur médecin du pays.—Voici trois coquilles d'œuf d'un poids parfaitement égal, dit-il au médecin; tu vas les remplir, ces deux-là d'abord, chacune avec le sang des maris de cette femme, et l'autre ensuite avec le sang de cet enfant. » Le médecin obéit, et quand l'opération fut terminée, le marabout se fit apporter des balances, et pesa comparativement les deux premiers œufs avec le troisième; il résulta de cette expérience que le sang d'un des deux hommes était plus léger que celui de l'autre, et qu'il était au contraire d'un poids identique avec le sang du petit gargon. « Au nom de dieu, je te déclare le père de cet enfant, dit-il à cet homme, emporte-le, il est à toi. »

(Journal du Havre.)

Avis.

Un jeune homme, sortant d'une des principales écoles de France, s'offre pour travailler de sa partie, sachant, l'ajustage, tourner le fer, le cuivre, le bronze, et la fonte, sachant bien le dessin. Les personnes qui voudront l'employer devront s'adresser au bureau du Patriote Français.

Montevideo le 15 décembre 1849.

DENTISTE.

Napoleon Aubanel, déjà connu à Montevideo, où il exerce sa profession depuis plusieurs années, a l'honneur d'annoncer à ses habitants qu'il a transféré son domicile dans le logement qu'occupait le defun Frederic Vaniseghen.

On trouve chez lui un grand assortiment de dents naturelles idem de composition dite incorruptibles et tout ce qui concerne sa profession.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront chez lui depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi.—Il se transportera aussi à domicile.

Il offre aux indigents ses soins gratuitement depuis midi jusqu'à deux heures.

Rue des Missions, n° 118.

Chambres Garnies

A LOUER.

Au jour et au mois. S'adresser à M. Auguste, ancien cuisinier de l'hôpital, rue de Buenos Ayres n. 215.

Il prévient aussi qu'il a un depot de meubles à vendre.

Hamard, coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129 a l'honneur de prévenir les elegans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goât qu'il vendra au plus juste prix.

Avis au Public.

Nouveau procede pour guerir les cors aux pieds. S'adresser calle del Uruguay, n. 60, depuis 3 heures jusqu'à 5 heures de l'après midi. On ne paye qu'après parfaite guerison.

AVIS.

M. Auguste Chadafay, prévient le public et principalement les cafetiers, qu'il vient d'ouvrir une fabrique de liqueurs et de sirops, dans la rue du 18 Juillet n. 82; il prévient aussi les amateurs de bon gout qu'il a reçu de France, toutes espèces de jus et fruits pour faire toutes sortes de sirops, comme

sirop de limon ou de citron,
idem de vinaigre,
idem de vinaigre framboisé,
idem de groseille,
idem de framboises,
idem d'orgeat,
idem orangeade,

le tout au prix d'une pataque la bouteille et \$ 4 400 reis la douzaine.

On trouvera dans le même etablissement toutes sortes de jus de fruits pour faire les gélées et glaces et un grand assortiment de liqueurs et d'eau de vie à un prix très modere.

Hôtel de la Marine

RUE VINGT CINQ MAI, N° 81.

Cet etablissement se recommande par la perfection de tout ce qu'on y sert journellement.

M. Guillot son directeur, qui a été cuisinier de plusieurs notabilités, s'empresse toujours de meriter la confiance des personnes qui voudront bien l'honorer de leurs patronage.

Il se charge aussi des commandes en ville, et des dîners les plus distingués.

Dans la même maison, on loue des appartemens commodes et très agreablement situés, on assure les personnes qui les loueront, de soins assidus.

AVIS:

M. Deroseau chirurgien et dentiste, membre titulaire de la Societé Nationale d'Emulation du departement de la Vienne, a l'honneur de prévenir le public, qu'il se charge de nettoyer la bouche, et de toutes les operations concernant la dentition; il cauterise les dents d'après le procede nouveau de MM. Desirabode et Fattet;

Il se charge également de toutes les operations relatives à l'histoire naturelle; empailler et mettre en peau, ou classer tous les objets qu'on voudra bien confier à ses soins;

On trouvera aussi chez lui, l'Elixir Odontalgique et le Beume de Comping, contre les hemorrhoides, crachement de sang; chlorose, affections cancéreuses, crevasses ausein et fleurs blanches, etc. etc.

S'adresser tous les jours de 8 heures du matin à 4 heures du soir, rue de Buenos Ayres, n° 212.

REFUTACION

A LAS

CALUMNIOSAS IMPUTACIONES

DE LA

" PRESSE " Y DU " COURRIER DU HAVRE "

Hechas à la benemerita poblacion francesa

EN EL PLATA

por

JOSE LUIS BUSTAMANTE.

Con este titulo, se ha publicado un folleto en 4° de 26 páginas, por la imprenta URUGUAYANA; Se vende en a Libreria Nueva, calle del 25 de Mayo Nros. 230 y 232, al infimo precio de 6 vintenes con el solo objeto de costear al impresion.

AVIS DIVERS.

A Vendre.

à très bon compte.

Les articles suivants, récemment arrivés de France.

Miel blanc de Narbonne, orge perlé premier blanc, Chloroforme, iode de Potassium, iode Cyanure de Potassium, Arsenic en poudre, Sous-carbonate de soude pour les savonniers et les pharmaciens, Blanc d'Espagne pour les peintres, Bandages pour cadets et enfants, Pessaires, Canules à injections en Caoutchouc, Biberons montés en pis de vache, Suspensoire, etc. etc. etc.

S'adresser, rue de la Convencion, n°. 145 et 147, au detour de la pharmacie du Lion D'or.

montrichar.

RUE DU JUNCAL, N° 46.

Arrange les vieux chapeaux qu'il met à neuf, blanchit les chapeaux de paille en toute perfection.

L'ancien tir de pistolet rue de la Brecha est ouvert tous les jours, on y donne des leçons de principes aux amateurs, on y trouve des pistolets de qualité superieure a simple et double detente.

De la place de la Matriz esquina du Cabildo on voit l'enseigne

AVIS.

Nous recommandons à l'humanité de nos compatriotes le nommé CARPI, qui a perdu les deux bras par suite d'un accident deplorable et qui, au lieu de se livrer à la mendicité, à mieux aime, quelque penible que soit ce travail, courir la ville et vendre des chandelles. Nous ne doutons nullement que tous les Français lui donnerons la preference pour leur consommation domestique:

Remate de averias

POR COURRAS SMITH Y COMPANIA.

En los almacenes de la Colecturia General

El jueves 20 del presente à las 11 de mañana, se procederà à la venta à la mas alta postura, por orden de los Sres. Smith Hermanos y Comp^a, y cuenta de quien corresponde de los siguientes articulos averiados depositados en los almacenes arriba nombrados,—saber:—

200 atados planchas de fierro de diferentes dimensiones.

160 idem planchuelas de fierro surtidas.

181 idem fierro en barras, rondondo y cuadrados de diferentes dimensiones.

904 barras de fierro redondo y cuadrado.

160 atados arcos de fierro surtidos.

Acto continuo se venderán en lotes à la vista:

152 rollos jarcía de 65 y 130 brazas cada uno, surtido de grosores desde 1/2 hasta 4 1/2 pulgadas.

3 anclas de diferentes grandores.

4 cadenas de fierro.

1 de 60 brazas de 3/4 pulgadas.

1 de 45 " de 7/8 "

1 de 60 " de 17/16 "

1 de 60 " de 1 "

10 canastas loza.

Todo lo que antecede estará à la vista en el acto de la venta.

A vendre

Pour cause de départ.

Un magasin avec vitrage, marchandises et boissons, rue des 33, n° 41.

S'adresser audit magasin.

LA

CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANCAISE.

Premulguée par l'Assemblée Nationale le 12 novembre 1848.

Brochure in 32

Se vend au l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue Perez Castellanos n. 162.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Peches Capitaux.—L'Orgueil;

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mystères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mystères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mystères de Sainte Helène.

Le Sansonnet.

Gants et Cravattes.

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 Mai n. 251, maison du consul italien.

Nous invitons les personnes qui desireraient se procurer le premier ouvrage en entier de la collection des SEPT PECHES CAPITAUX, à adresser sans retard leurs demandes à l'imprimerie du journal, où il ne s'en trouve que très peu d'exemplaires.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos, n° 162.